

Libretto

ALEXANDER KENT

LE SABRE D'HONNEUR

Une aventure de
Richard et Adam Bolitho

roman

Traduit de l'anglais par
LUC DE RANCOURT

Libretto

Titre original :
Sword of Honour

© Bolitho Maritime Productions Ltd, 1997.

© Libella, Paris, 2011, pour la traduction française.

ISBN : 978-2-7529-0667-0

Alexander Kent, de son vrai nom Douglas Reeman, est né à Thames Ditton, en Angleterre, en 1924.

Engagé à l'âge de seize ans dans la Royal Navy, il commence sa carrière maritime comme aspirant de marine pendant la Seconde Guerre mondiale lors des campagnes de l'Atlantique et de la Méditerranée. Il exerce ensuite des métiers aussi différents que loueur de bateaux ou policier, puis reprend du service actif au moment de la guerre de Corée, avant d'être versé dans la réserve.

En 1968, dix ans après avoir publié ses premiers romans, il revient à son sujet de prédilection : les romans maritimes de l'époque napoléonienne, et commence, avec *Cap sur la gloire*, une longue et passionnante série, dans laquelle il met en scène le fameux personnage de Richard Bolitho.

Qualifié par le *New York Times* de « maître incontesté du roman d'aventures maritimes » et unanimement reconnu comme l'héritier de Cecil Scott Forester, Alexander Kent doit son succès à sa parfaite connaissance de la vie à bord.

*Mets à la voile – cap sur le grand large,
Ô mon âme intrépide, pars à l'aventure.
Moi avec toi, toi avec moi,
Car là où nous allons, aucun marin n'osa encore voguer,
Et nous y risquerons notre vaisseau, nous-mêmes, et tout le reste.*

WALT WHITMAN

DÉCISIONS

Le vice-amiral Sir Graham Bethune posa sa plume et attendit que le vieux secrétaire de l'Amirauté vienne prendre les dépêches et les lettres qu'il venait de signer. Lorsque les deux grands battants se furent refermés derrière celui-ci, Bethune se leva et jeta un coup d'œil par les fenêtres les plus proches. Un grand soleil ; il sentait même sa chaleur pénétrer dans la pièce. Le ciel était si clair qu'il en devenait presque incolore.

Il entendit une cloche sonner et se demanda comment se déroulait la réunion qui se tenait dans l'antichambre. Officiers supérieurs, lords de l'Amirauté et civils étaient convoqués pour discuter de l'état des arsenaux et des besoins des hôpitaux. À l'Amirauté, ce n'était qu'un jour comme les autres.

Il s'approcha impatiemment de la fenêtre et l'ouvrit. Les bruits de Londres envahirent la pièce. Le claquement des roues de charrettes, le cliquetis des harnachements, les protestations d'un vendeur à la sauvette qui encourait la colère des portiers de l'Amirauté parce qu'il vendait sa camelote aux passants.

Bethune aperçut son propre reflet dans une vitre, ce qui le fit sourire. Il avait longtemps cru qu'il n'accéderait jamais à ce poste ; désormais, il imaginait difficilement qu'il puisse en être autrement. Après les vaisseaux et les embarquements, sa nouvelle position lui faisait un effet étrange. Il caressa sa vareuse. Graham Bethune. Vice-amiral de la Bleue, l'un des

plus jeunes officiers généraux de la liste navale. Tout comme son uniforme, son affectation lui allait parfaitement.

Il se pencha sur le rebord et observa la foule. De nombreuses voitures avaient ouvert leurs capotes pour profiter du soleil, dévoilant des femmes coiffées de chapeaux bariolés et vêtues de jolies robes. On était en avril 1814, mais la guerre faisait encore rage.

Comme la plupart des officiers en activité, Bethune avait fini par s'habituer aux espoirs exagérés que faisait naître l'assurance d'une victoire prochaine. Pas de jour qui passe sans la nouvelle que les armées de Wellington avaient encore enfoncé l'un des points clés des Français ; on annonçait que l'invincible Napoléon était en fuite, abandonné de tous si ce n'est de quelques maréchaux fidèles et de sa Vieille Garde.

Au fond, se demandait-il, que pensaient ces gens, en bas, de tout cela ? Après tant d'années passées à guerroyer contre cet ennemi si familier, les espoirs de paix n'étaient-ils qu'un rêve ? Il quitta la fenêtre et s'approcha d'une toile accrochée à un mur : une frégate au combat, les voiles constellées de trous, qui lâchait une bordée sur l'ennemi. Elle avait été le dernier commandement de Bethune. Il s'était trouvé opposé à deux grosses frégates espagnoles, situation trop inégale même pour un commandant aussi ardent que lui. À l'issue d'un violent engagement, il avait contraint la première frégate espagnole à faire terre et capturé la seconde. Il avait été promu amiral presque aussitôt.

Il regarda la pendule ornée de chérubins maniérés et cela le fit songer à l'homme qu'il admirait, qu'il enviait peut-être, plus que nul autre.

Sir Richard Bolitho était de retour en Angleterre, tout juste revenu de cette autre guerre qu'ils menaient contre les États-Unis. Bethune avait lu la lettre que le Premier lord de l'Amirauté lui avait fait parvenir en Cornouailles pour le rappeler à Londres. Bolitho avait été son commandant à bord de la

corvette l'*Hirondelle*, voilà bien des années. Une autre guerre, contre les Américains également, cette nouvelle nation née de la guerre d'Indépendance.

Personne ne lui avait expliqué ce qui justifiait cette convocation. Sir Richard méritait certainement de connaître un peu de répit après tout ce qu'il avait enduré. Bethune pensait aussi à la belle Lady Catherine, venue le voir ici même, dans son bureau. Il songeait souvent à eux, il les imaginait ensemble.

Et lorsque l'impossible arriverait enfin, lorsque ce serait la paix, définitive ou pas, que deviendrait Bolitho, que deviendraient ces hommes qu'il avait connus tout au long de sa carrière, depuis les aspirants jusqu'à l'Amirauté ? *Et moi, que deviendrai-je ?* Il ne connaissait pas d'autre mode d'existence. C'était tout son univers.

Les rues et les ports regorgeaient d'estropiés et de loqueteux, débris de cette vie qui avait tout dévasté, sauf eux. Bethune se surprenait parfois lui-même ; comment pouvait-il être encore sensible à ce genre de choses ? Était-ce là, encore, un trait de caractère qu'il devait au jeune commandant de l'*Hirondelle* ?

Il entendit des bruits de voix dans la pièce contiguë, là où son secrétaire faisait attendre les visiteurs indésirables. Il se tourna vers la pendule. Trop tôt pour boire un verre. Bethune n'abusait pas de la boisson ni de la nourriture ; il avait vu trop de ses contemporains s'abîmer la santé à force d'excès dans ce domaine. Il prenait de l'exercice chaque fois qu'il le pouvait, un luxe après une vie passée confiné à bord, et il aimait la société des femmes, autant qu'elles-mêmes l'appréciaient. Mais il se montrait discret, ou du moins essayait-il. Il se disait que cela valait mieux pour son épouse et leurs deux enfants.

Son domestique apparut dans l'encadrement de la porte. Bethune soupira.

– Qu'y a-t-il encore, Tolan ?

– Le capitaine de vaisseau McLeod est là, amiral.

– Faites-le entrer.

Pourquoi était-il si nerveux? Un sentiment de culpabilité? Le fait de songer ainsi à la maîtresse de Bolitho, qui avait dû affronter le scandale et en avait triomphé?

Le capitaine de vaisseau, homme de haute taille, entra dans la pièce. Il avait un visage impassible, l'air mélancolique; Bethune ne parvenait pas à l'imaginer à la mer, en pleine bataille contre l'ouragan ou l'ennemi.

– De nouvelles dépêches?

L'officier secoua négativement la tête. Même en faisant ce simple geste, il paraissait lugubre.

– Une dépêche de Portsmouth, amiral. Par télégraphe, elle arrive à l'instant.

Il leva les yeux au plafond comme s'il songeait à ce système de communication qui reliait l'Amirauté à la côte sud plus vite qu'un courrier, plus rapide que n'importe quel cheval, à condition qu'il fasse grand beau temps, ce qui était le cas ce jour-là.

Bethune ouvrit le pli, mais hésita. L'écriture était ronde, une écriture d'écolier. Pourtant, après avoir pris connaissance de la missive, il se dit que chaque mot en avait été dessiné en lettres de feu. Ou de sang.

Il passa devant son domestique, devant son secrétaire installé à son écritoire. Ses pas semblaient étonnamment pesants dans la cursive déserte. De grands tableaux l'observaient: scènes de batailles qui dépeignaient héroïsme et courage, sans nulle trace de cette souffrance humaine que l'on montrait si rarement.

Un lieutenant de vaisseau bondit sur ses pieds.

– Je suis désolé, amiral, mais la réunion n'est pas terminée!

Bethune ne le voyait même pas. Il ouvrit vivement la porte pour découvrir des visages qui exprimaient surprise, irritation, inquiétude peut-être.

Le Premier lord fronça le sourcil.

– Est-ce si urgent, Graham ?

Bethune avait envie de s'humecter les lèvres, de rire, de pleurer. Il n'avait encore jamais rien ressenti de semblable.

– Une dépêche de l'amiral commandant à Portsmouth, milord. Elle vient d'arriver.

– Prenez votre temps, lâcha négligemment l'amiral.

Bethune essaya de se ressaisir. C'était un grand moment, et il était partie prenante, mais il ne pouvait se déprendre d'une certaine tristesse.

– Le maréchal Soult a été défait par le duc de Wellington à Toulouse. Totalement défait. Napoléon a abdiqué et s'est rendu aux alliés. Cela remonte à quatre jours.

L'amiral se leva, très lentement ; son regard fit le tour de la table.

– La victoire, messieurs.

On avait l'impression que ce mot restait comme suspendu dans les airs.

– Si seulement notre brave Nelson avait pu connaître ce jour.

Il s'adressa alors à Bethune :

– Je pars immédiatement chez le Prince-Régent. Merci de vous en occuper.

Puis, baissant d'un ton pour ne pas être entendu des autres :

– Vous pourriez être amené à vous rendre à Paris, Graham. Je me sentirais plus tranquille si je vous savais là-bas.

Bethune se retrouva dans son vaste bureau sans avoir conscience d'y être retourné.

Lorsqu'il regarda de nouveau par la fenêtre, rien n'avait changé, ni les gens, ni les chevaux, ni les voitures. Même le vendeur à la sauvette était toujours là avec son étal.

Son vieux secrétaire s'approcha du bureau.

– Amiral ?

– Prévenez l'officier de garde : que l'on prépare la voiture du Premier lord et que l'on rassemble son escorte.

– J’y vais à l’instant, amiral – il hésita. On a du mal à s’y faire, amiral, à croire que...

Bethune lui sourit et posa la main sur son bras, un geste dont aurait été capable Bolitho.

Du mal à s’y faire ? C’était impossible.

Le lieutenant de vaisseau George Avery tira sur les rênes de sa monture et se pencha sur sa selle pour admirer le paysage. La maison était joliment construite, « magnifique » était l’adjectif qui vous venait immédiatement à l’esprit, et sans doute plus grande que celle dans laquelle il venait de passer la nuit.

Il avait fait une promenade agréable, depuis le centre de Londres jusqu’à cet endroit au bord de la Tamise, et elle lui avait laissé le loisir de réfléchir, de se préparer à cette rencontre avec son oncle, Lord Sillitoe de Chiswick. Il avait pu constater que le peuple était en liesse, il avait remarqué les sourires et les grands gestes qu’on lui adressait à son passage ; apparemment, il était rare de voir un officier de marine à cheval.

Mais il y avait plus, bien plus encore. L’impossible s’était réalisé, et on avait l’impression que tout ce qui vivait d’hommes et de femmes dans cette ville était descendu dans la rue pour s’assurer que la nouvelle n’était pas une autre cruelle rumeur. Napoléon, le tyran, l’opresseur qui avait essayé de réduire un continent en esclavage, était battu, prisonnier désormais des alliés victorieux.

Ce matin, elle l’avait contemplé tandis qu’il s’habillait et se préparait pour ce rendez-vous. Il sentait encore la force et la passion de leur intimité. Cette relation, elle aussi, serait-elle autre chose qu’un rêve fugitif ?

Il leva les yeux vers l’horloge de l’église. Il avait cinq minutes d’avance. Son oncle l’aurait prévu, même si l’on assurait qu’il mettait un point d’honneur à toujours arriver en retard à ses propres rendez-vous.

Cela dit, Avery le connaissait à peine. Son oncle, Sir Paul Sillitoe, comme il s'appelait alors, lui avait suggéré de solliciter la position d'aide de camp de Sir Richard Bolitho. Quand l'heure de leur première rencontre avait approché, il avait failli renoncer au dernier moment, sachant pertinemment que cela ne lui vaudrait jamais qu'une désillusion supplémentaire. Il avait été blessé, il avait été fait prisonnier de guerre. Après avoir bénéficié d'un échange, il était passé en conseil de guerre pour la perte de son bâtiment, même si celle-ci était due à la conduite insensée de son commandant et alors que ses blessures l'avaient mis dans l'impossibilité d'empêcher ses hommes de se rendre à un ennemi de force supérieure.

Le souvenir de sa première entrevue avec Bolitho, ce héros, cette légende vivante, était toujours aussi vif; leur collaboration l'avait fait revivre, elle avait peut-être fait de lui quelqu'un qu'il ne serait jamais devenu sinon.

Mais son oncle? Un homme qui jouissait d'un pouvoir et d'une influence immenses; et à présent que Sillitoe était devenu le conseiller personnel du Prince-Régent, ce pouvoir était grandement craint, à défaut d'être respecté.

Il flatta le flanc de son cheval et demanda au palefrenier qui s'avavançait à sa rencontre :

– Occupez-vous de ma jument, voulez-vous? Je pense que je n'en aurai pas pour longtemps.

Les portes s'ouvrirent avant qu'il se soit approché; le soleil inondait les pièces à travers les fenêtres qui donnaient sur la Tamise, il apercevait les mâts des caboteurs qui remontaient lentement le fleuve en profitant de la marée. Un bel escalier, d'élégantes colonnades, mais une décoration spartiate, sans ornements ni tableaux. Son oncle trouvait certainement ce genre de choses déplacé, voire choquant.

Un domestique en livrée à boutons dorés et au visage sévère l'accueillit dans un hall spacieux. Avery avait entendu dire

que la plupart des domestiques de Sillitoe ressemblaient à des lutteurs de foire. Il pouvait constater que c'était exact.

– Si vous voulez bien attendre dans la bibliothèque, capitaine.

Le tout sans baisser aucunement les yeux, comme quelqu'un qui se méfie d'une attaque en traître.

Avery lui fit signe qu'il avait compris. L'homme ne lui avait pas demandé son nom ; il devait le connaître. Sans cela, il ne serait pas ici.

Il pénétra dans la bibliothèque et contempla le fleuve. *La paix*. Il sentait la douleur que lui causait sa blessure à l'épaule, toujours ce souvenir, comme s'il en avait besoin. Il revoyait son corps à elle, arqué pour combattre la souffrance ; elle avait insisté pour voir la profonde cicatrice, elle l'avait embrassée avec tant de douceur qu'il en avait été à la fois surpris et remué.

Il alla se regarder dans la haute glace ; un inconnu, pensa-t-il. Il ne s'habituaît toujours pas à cette épaulette unique.

Ils avaient vécu tant d'épreuves ensemble. Mais lorsqu'il tentait d'imaginer l'avenir, plus loin que ce jour ou la semaine en cours, il se sentait perdu dans le brouillard.

La guerre était finie. Les hostilités se poursuivaient à la frontière du Canada et des États-Unis, mais cela ne pouvait plus durer très longtemps. *Et nous ?* « Nous, les Heureux Élus », comme Bolitho les appelait souvent. Adam Bolitho était toujours à Halifax, capitaine de pavillon du contre-amiral Keen ; le capitaine de vaisseau James Tyacke devait attendre une nouvelle affectation, tandis que sa frégate *L'Indomptable* attendait d'être fixée sur son sort.

Il s'observa dans le miroir. Toujours lieutenant de vaisseau, avec des mèches grises dans sa chevelure noire, qui montraient ce que cette guerre lui avait coûté. Il avait trente-cinq ans. Il finit par sourire, il arrivait à considérer un futur sans projets, une fois que Sir Richard Bolitho aurait posé

sac à terre pour de bon. En son for intérieur, c'était ce que souhaitait Bolitho, et Avery s'estimait privilégié de connaître l'être intime qui était en lui. Courageux dans ses décisions, volontaire dans l'exécution, mais lorsque les canons s'étaient tus et que l'ennemi avait amené son pavillon dans la fumée, Avery avait découvert un autre homme, sensible, rempli de chagrin envers ceux qui étaient tombés parce qu'il le leur avait demandé.

Et lui, dans tout cela ? Un commandement ? Peut-être une petite goélette comme *La Folie*, même si c'était peu probable. Dès que les conditions de la paix seraient arrêtées entre les alliés, la marine allait commencer à se débarrasser de ses vaisseaux et de ses hommes. Quantité de soldats et de marins seraient congédiés, on n'aurait plus besoin d'eux, on les laisserait livrés à eux-mêmes. On avait déjà connu ça. Il en serait toujours ainsi.

– Si vous voulez bien me suivre, capitaine.

Avery quitta la bibliothèque, impressionné par le silence : il lui faisait sentir à quel point la demeure était déserte. Quand on avait connu l'atmosphère affairée et bruyante d'un bâtiment, il fallait s'y attendre. Tous les marins sont comme des poissons sortis de l'eau lorsqu'ils descendent à terre. Mais, comparé à la maison de Bolitho en Cornouailles, avec ses incessantes allées et venues de fermiers et de gens qui travaillaient sur les terres, de visiteurs ou de ceux qui passaient simplement pour le plaisir, cette superbe résidence ressemblait à une tombe.

À son entrée, son oncle se leva de derrière son bureau et referma un gros dossier sur lequel il travaillait. Encore que. Avery le soupçonnait d'être assis en face de la porte depuis un certain temps. Pour se donner une contenance ? *Peu probable. Pour en finir rapidement, une fois la corvée accomplie. Était-ce cela ?*

Ils se serrèrent la main, puis Sillitoe annonça :

– Nous en resterons là, Marlow.

Un petit homme qu'Avery n'avait pas encore remarqué se leva de derrière un autre bureau et quitta les lieux. Ce devait être son secrétaire, mais, chose typique, Sillitoe ne s'était pas donné la peine de faire les présentations. Il poursuivit :

– J'ai du bordeaux. Je suppose que vous n'avez rien contre ?

Il le regarda droit dans les yeux, et Avery nota une fois de plus ces yeux sombres, scrutateurs, auxquels n'échappait aucun détail. On imaginait aisément pourquoi il était tant craint.

– Je suis content que vous soyez venu. Trouver un moment devient de plus en plus difficile.

Il fronça légèrement les sourcils en voyant arriver un domestique avec le bordeaux et des verres.

– Heureusement, vous étiez à Londres et vous avez reçu mon billet.

Son visage restait impassible, sans l'ombre d'un éclair de triomphe ou de mépris. Il ajouta lentement :

– À propos, comment va Lady Mildmay ?

– Elle se porte fort bien, monsieur. On dirait que les secrets ne se gardent pas longtemps, à Londres.

Sillitoe esquissa un sourire.

– C'est exact. Cela dit, vous n'avez pas pris beaucoup de précautions pour cacher vos... votre... comment dire ? votre liaison avec cette dame qui, si je me souviens bien, est la veuve de votre ancien commandant, n'est-ce pas ? Bien sûr que je le *savais*. Et je ne suis pas certain de vous approuver ; je ne m'attends d'ailleurs pas à ce que vous vous en souciez.

Avery s'installa dans un siège. Pourquoi cela l'atteignait-il ? *Je ne lui dois rien.*

Et il songea soudain à Bolitho. *Lui, je lui dois tout.*

– Vous n'êtes sans doute pas au courant – il prit son verre et le regarda, l'air sévère. Sir Richard a été rappelé à Londres. On a besoin de lui.

Avery but une gorgée de bordeaux sans en sentir le goût.

– Je croyais qu’il avait été retiré du service actif, monsieur.

Sillitoe l’observait par-dessus le bord de son verre, un peu étonné par la force qu’il avait mise dans ces mots. Il aimait bien son neveu, il avait été ému de pouvoir agir pour lui lorsque celui-ci n’avait été libéré de sa prison en France que pour se voir traduit en cour martiale. Une affaire misérable, inutile, voilà ce qu’il en avait pensé. Mais, à l’époque, il n’avait guère le temps de se consacrer à la marine, à sa sclérose et à ses traditions. Son frère aîné, capitaine de vaisseau, avait été tué au combat ; c’est lui qui avait donné envie au jeune Avery d’entrer dans la marine, c’est encore lui qui avait veillé sur son sort lorsqu’il était aspirant. Mais la sortie d’Avery l’avait pris par surprise, et il n’aimait pas les surprises, sauf lorsqu’il en était l’auteur. Avery reprit comme pour lui-même :

– Dans ce cas, il aura également besoin de moi.

Sillitoe fronça les sourcils.

– Je possède une certaine influence. Je suis aussi quelqu’un de fortuné, d’aucuns diraient de très fortuné. J’ai des intérêts dans ce pays, à la Jamaïque et aux Indes. J’ai besoin de quelqu’un d’intègre – bref sourire. Et, si vous voulez tout savoir, j’ai besoin d’un homme d’honneur.

Avery reposa son verre vide.

– Vous m’offrez une situation, monsieur ?

Sillitoe s’approcha de la fenêtre.

– Une nouvelle existence, voilà qui serait plus exact.

Avery prenait conscience de la gêne de Sillitoe. Il était mal à l’aise, et comme c’était un état qui lui était inconnu, il ne pouvait se retenir de le montrer.

– Pourquoi moi, monsieur ?

Sillitoe fit volte-face, visiblement furieux.

– Parce que l’on devrait vous offrir quelque chose en récompense de vos sacrifices, du traitement que l’on vous a infligé et que j’estime injuste.

Il hocha la tête, comme pour faire taire une voix secrète.

– Et parce que je souhaite faire de vous mon héritier.

Il le regarda en face.

– Mon demi-frère se meurt des fièvres et s'apitoie sur son sort d'une façon qui aurait révolté son père, si dur qu'il ait été.

La porte s'entrouvrit.

– La voiture sera prête dans un quart d'heure, milord!

– Je dois aller voir Son Altesse Royale, expliqua Sillitoe. Louis de France est de passage à Londres, en route pour réclamer son trône – une grimace. Il va avoir du travail.

Avery se retrouva debout près de la porte en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, tenant sa coiffure.

Sillitoe mit une main en visière pour contempler le fleuve.

– Profitez de votre liberté et de la belle Susanna – tendant le bras, il saisit fermement le poignet d'Avery. Puis revenez me voir pour me dire ce que vous aurez arrêté.

Avery entendait les chevaux qui piaffaient d'impatience.

Il était surpris de rester aussi calme. Comme le jour où *L'Indomptable* avait combattu l'ennemi, canon contre canon, avec ces hommes qui mouraient à le toucher. Et Bolitho, qui était à ses côtés, qui comptait sur lui.

Et si Sillitoe se trompait sur le compte de Susanna, s'il s'agissait de quelque chose de plus profond que le feu de paille d'un simple attrait sexuel? Il répondit :

– Je vous remercie, monsieur, mais j'ai peur de ne pas mériter votre proposition – il déposa une pièce dans la main du palefrenier. Ma fidélité appartient tout entière à Sir Richard.

Sillitoe resta impassible.

– Dans ce cas, c'est que vous êtes un imbécile.

Avery se mit en selle, et, le toisant :

– C'est fort probable, monsieur.

Il aurait voulu ajouter quelque chose, mais alors qu'il tirait sur les rênes, il vit pour la première fois son oncle tel qu'il était. Un homme de pouvoir et d'influence.

Un homme totalement seul.

Bryan Ferguson descendit de son cabriolet et s'assura que son poney avait de quoi se désaltérer.

– Tu restes là, Poppy.

Il jeta un coup d'œil au sac d'avoine, mais décida de ne pas le lui donner ; le poney était bien assez grassouillet comme cela.

Puis il se retourna pour regarder l'auberge, une maison basse peinte en blanc. *Au Vieil Hypérion*. Son enseigne, un vaisseau qui luttait contre la mer et le vent, remuait à peine. Une chaude soirée d'avril, mais l'auberge serait vide : les hommes travaillaient tard, dans les fermes. Il apercevait l'eau qui scintillait entre les arbres, la Helford ; l'endroit était agréable. Et comme c'était la seule auberge de ce côté de Fallowfield, elle attirait le chaland.

Plus tôt dans la journée, il était allé à Falmouth. Les changements apportés par la nouvelle de la reddition de Napoléon l'avaient frappé. Il y avait dans les rues plus de jeunes gens qu'à l'accoutumée, signe que ces détachements de presse tant haïs faisaient profil bas. On allait mettre du temps à s'y habituer. Il plia son bras unique avec une grimace. Ces derniers jours, il avait à peine remarqué qu'il lui en manquait un. Il avait tout autant de mal à croire qu'il avait été embarqué de force en même temps que John Allday.

Le destin vous joue parfois des tours bien étranges. À présent, Allday était le maître d'hôtel et l'ami de Sir Richard Bolitho, Ferguson l'intendant de ses propriétés. Et c'était Bolitho, qui commandait alors ce vaisseau, qui les avait arrachés à la terre pour passer au service du roi.

Il soupira. Mieux valait ne pas s'attarder. Ils avaient sûrement entendu le cabriolet entrer dans la cour.

Unis, la femme d'Allday, l'attendait.

– Eh ben, Bryan, en voilà une surprise. Vous êtes tous allés au marché, aujourd'hui !

Ferguson franchit le seuil et vit les tables bien briquées, les fleurs, les cuivres rutilants. Une maison propre et accueillante, comme la femme qui le recevait.

– John est derrière à trafiquer je sais pas quoi – un sourire.
Mon John, j’veux dire.

L’autre John, c’était le frère d’Unis, un ancien de l’infanterie de ligne qui avait perdu une jambe, et sans qui elle n’aurait jamais pu s’en sortir avec Allday qui était en mer le plus clair du temps. Elle lui demanda :

– Rien de grave à la maison, au moins ?

– Un courrier est arrivé aujourd’hui, Unis – il était inutile de lui mettre les points sur les *i*. Un courrier de l’Amirauté.

Elle s’assit sur un banc et regarda ses avant-bras couverts de farine.

– Je croyais... maintenant qu’il s’est rendu... je pensais que tout ça était derrière nous. Y vont encore avoir besoin de Sir Richard ? – elle épousseta la farine. Et mon John ?

– Lui aussi, peut-être.

Il revoyait le visage de Catherine Somervell après le départ du courrier. Il l’avait entendue s’écrier : « C’est tellement injuste ! Tellement *mal* ! »

Cela ne faisait que quelques semaines que Sir Richard était rentré, après s’être battu de l’autre côté de l’Atlantique. Peut-être qu’ils voulaient tout simplement l’honorer d’une façon ou d’une autre.

Il entendit Allday qui grattait ses souliers devant la porte de l’arrière-salle et dit :

– Il ne va pas être obligé d’y aller, Unis. Sir Richard va pas lui faire ça.

Elle avait retrouvé son calme et sa respiration.

– Je sais bien, Bryan, mais vous ne *raisonnez* pas comme John, pas quand il s’agit de la mer et de Sir Richard.

Allday arrivait dans la pièce.

– Kate s’est rendormie, à ce que je vois – il serra la main

de son ami. Elle sera belle à peindre quand elle sera grande, exactement comme sa mère!

– Je vais vous chercher quelque chose à boire, Bryan, lui dit Unis.

Elle effleura l'épaule de son grand gaillard d'homme et Bryan surprit un éclair de tristesse dans ses yeux. Elle ajouta :

– Et à toi aussi, bien sûr!

Allday regardait fixement Ferguson.

– Elle a fait exprès de nous laisser seuls. Alors, qu'est-ce que c'est? Des mauvaises nouvelles?

– Sir Richard est rappelé à Londres. L'Amirauté – Ferguson haussa les épaules. Toujours la même histoire, pas vrai?

– Ils ont pas perdu de temps. Quand est-ce qu'on s'en va?

Ferguson était ému et troublé. Comme la dernière fois, comme toutes les fois précédentes.

– Il ne compte pas t'emmenner à Londres, tu sais bien, vieux. Maintenant, tu as des responsabilités : Unis et cette jolie petite qui dort dans l'arrière-salle. La guerre est finie, en tout cas avec les Français, et les Yankees pousseront jamais les choses à ce point!

Tout ça n'était pas fameux. À quoi s'attendait-il?

– Ma place est avec lui, répondit Allday, tu l'savions bien. Il a besoin de moi comme jamais. Son œil va pas mieux.

Ferguson restait silencieux. Allday lui avait confié son secret, sachant qu'il ne le répéterait à personne, pas même à sa femme. Surtout pas à Grace. Il l'aimait de tout son cœur, mais il était obligé d'avouer que c'était une vraie pipelette.

Allday contemplait ses mains, de grosses mains pleines de cicatrices qui trahissaient ces années passées à la mer.

– Et Sir Richard, est-il abattu?

– Difficile à dire. Je les ai observés, lui et sa dame. Comme toi, je suis fier d'être intime avec lui, mais ce qu'il pense, il le garde pour lui.

Unis revint avec deux chopes couvertes de buée.

– Quand mon frère sera là, il faudra que je lui demande de faire rentrer de la bière. M’est avis qu’on va en avoir besoin ce soir – et, à Ferguson : Alors, vous lui avez dit ?

– Oui.

Allday avait les yeux rivés sur la chope qu’il serrait entre ses mains comme s’il avait envie de la réduire en miettes.

– Tu vois Sir Richard prendre quelqu’un d’autre ? C’est dur, mais on s’attend pas à ce que les choses changent, pas du jour au lendemain.

Elle lui mit la main sur l’épaule.

– Tu ne *changeras* jamais. Et je n’ai pas envie que tu changes. Tu ferais semblant, je le sais, et tu aurais du mal à le supporter juste pour Kate et pour moi. Elle est transformée depuis ton retour.

Elle se détourna. Elle se souvenait de la surprise et de la peine qu’il avait manifestées lorsque la petite s’était précipitée vers son oncle, comme si lui, son propre père, était un étranger. Cela avait pris du temps. Et maintenant il allait repartir. Il lui fallait affronter la réalité.

Elle songeait à Lady Catherine, à ce jour où elle l’avait vue qui attendait sur le quai de Falmouth. Elle regardait cette petite goélette armée, le *Pickle*, qui prenait son corps mort. Bolitho rentrait de mer. Et son John à elle qui l’accompagnait, comme toujours. Catherine, si brave, qui défiait le scandale et les cruels bavardages. Elle allait mal accepter cette nouvelle.

On entendait des voix dans la cour et elle dit d’un ton enjoué :

– Le marchand de poisson. Je lui ai demandé de passer – elle s’essuya les mains sur son tablier. Je m’en occupe.

De nouveau seul avec Allday, Ferguson lui dit :

– C’est une vraie perle, John.

– J’le savions – il semblait chercher quelque chose du regard. J’vais aller sortir de la bière. J’en ai pas pour une minute. Reste ici finir ta chope. Faut que j’y réfléchisse un peu.

Ferguson poussa un soupir. C'était reparti. Allday allait se rendre à la grande maison sous un prétexte ou un autre, juste pour causer avec Sir Richard et lui dire qu'il était paré.

Il se retourna, mis en éveil par un bruit sourd, une espèce de toux. Il gagna rapidement la pièce d'à côté, un endroit frais où l'on serrait les tonneaux, prêts à être mis en perce et installés sur des tréteaux. Un fût de quatre gallons et demi était posé contre le mur. Allday était assis à côté, les mains pressées sur sa poitrine, le souffle court et rauque, comme un noyé que l'on sort de l'eau.

Ferguson s'agenouilla et lui mit le bras sur l'épaule.

– Calme-toi, John ! Encore ta foutue blessure !

Voyant Allday lutter pour retrouver sa respiration, Ferguson se demanda depuis combien de temps son ami se battait ainsi. Lorsque Allday tourna la tête, il fut estomaqué de voir à quel point il était pâle, presque gris sous son teint tanné.

– Je vais chercher Unis.

Allday secoua la tête et serra les dents.

– *Non !* Reste avec moi.

Il s'ébroua et prit une grande respiration.

– Ça passe. Je vais me remettre.

Ferguson voyait les couleurs revenir sur ce visage rude. La respiration devenait plus régulière.

Allday le laissa le redresser et lui dit d'une voix sourde :

– Pas un mot, attention, hein ? Ça va, ça vient – il s'essaya à sourire. Tu vois, aussi vif qu'une baïonnette de cabillot !

Ferguson branlait du chef, résigné. Il devait s'avouer vaincu, et il aurait dû le prévoir. Bolitho et Allday, un maître et son chien fidèle, comme il l'avait déjà entendu dire ; l'un craignant toujours ce qui pouvait arriver à l'autre.

En s'y mettant à deux, ils hissèrent le fût sur ses tréteaux et Allday conclut :

– Il me faudrait quelque chose d'un peu plus corsé que de la bière, y a pas d'erreur !

Unis les trouva installés près du feu préparé. Son mari tendait à son ami une brindille pour allumer sa pipe en terre, comme s'ils étaient exempts de soucis. Elle dut se mordre la lèvre pour contenir son désespoir. Tout ça, c'était du pipeau, ils jouaient la comédie pour elle. Comme ce fût nouveau sur ses tréteaux. Le reste, elle ne le devinait que trop.

– Faut que je rentre, décida Ferguson. Les livres de comptes à voir.

Allday le suivit dans la cour et le regarda grimper sur son siège. Il lui dit très simplement :

– Merci, Bryan – puis, contemplant le fleuve qui scintillait à travers les arbres : Tu y étais point, voilà tout. Sir Richard, un amiral plein, le meilleur de tous, à la tête de la compagnie d'abordage sur le pont de ce renégat, on aurait dit un enseigne ! Ah, l'aurait fallu que tu soyes là. À moi, *L'Indom* ! – il secoua sa pauvre tête. Maintenant, je pourrais jamais plus l'abandonner.

Il leva la main dans un sourire. Ferguson n'avait jamais rien vu d'aussi triste.

Ni rien d'aussi courageux, non plus.

Richard Bolitho, calé dans un coin de la voiture, observait la foule, les chevaux, les voitures de toutes sortes qui se démenaient pour se faire de la place sans trop se soucier des autres.

La soirée était chaude, mais il portait tout de même son manteau de mer pour cacher son uniforme et ses insignes de grade. Depuis que Napoléon, réduit au désespoir, avait été contraint de se rendre, c'était le genre de choses qui soulevait l'enthousiasme des gens ordinaires, alors qu'ils n'avaient jamais manifesté pareille émotion, sauf pour Nelson.

La journée avait été longue, très longue. Bethune, pour commencer, puis une réunion avec le Premier lord et ses conseillers. Napoléon avait été conduit en exil sur l'île d'Elbe ; le géant qui avait voulu violer tout un continent était mainte-

nant abandonné, oublié. À l'instant même où le Premier lord le lui apprenait, Bolitho n'avait pu s'empêcher de s'interroger sur la sagesse de cette décision. Autant enfermer un lion dans un poulailler, et c'était trop proche, beaucoup trop proche...

Le Premier lord s'était longuement étendu sur la guerre en Amérique et sur la campagne qu'y avait menée Bolitho, avec son escadre. Le commerce des Américains périssait grâce aux actions des escadres anglaises qui dominaient la mer, d'Halifax aux Antilles. On leur avait capturé près d'un millier de navires marchands, et maintenant que la France n'épuisait plus tous les moyens de la marine, on allait pouvoir envoyer plus de vaisseaux qui combleraient les derniers trous dans le blocus.

Le Premier lord avait conclu en indiquant que l'on ne gagne pas une guerre en poussant les gens dans une impasse. *Il fallait faire un exemple*, un exemple qui soit un avertissement clair et net pour le futur.

Bethune, qui observait Bolitho, avait fini par placer un commentaire sur l'attaque américaine contre York.

Le Premier lord était âgé, mais pas complètement idiot, et cette tentative de Bethune pour le faire changer de sujet ne lui avait pas échappé.

– Qu'en pensez-vous, sir Richard? Je sais que vous avez des idées assez hérétiques sur la guerre en mer, et je vous ai moi-même entendu, dans cet hôtel précisément, expliquer que la ligne de bataille était périmée, ou allait l'être. Une relique du passé en quelque sorte...

Bolitho avait tourné la tête. La Tamise était surmontée d'une lueur pâle, ce qui promettait un beau coucher de soleil.

– Je maintiens mon point de vue, milord. Je crois également que la soif de vengeance ne constitue pas une raison convenable pour prolonger un conflit qu'aucune des deux parties ne peut espérer gagner.

Il s'était dit alors que l'on préparait quelque nouveau plan

d'attaque. Durant son trajet de retour de l'Amirauté jusqu'à Chelsea, maintenant qu'il avait le temps de ressasser tout cela, il en était certain. Sir Alexander Cochrane avait pris le commandement ; un homme d'action dans tous les sens du terme, mais certainement pas un pacificateur.

De nouveau seul avec Bethune, il lui avait demandé ce que deviendraient Valentine Keen et son neveu. Bethune avait prudemment répondu :

– Le contre-amiral Keen rentrera cette année en Angleterre. Il est plus que vraisemblable que l'on va désarmer son bâtiment.

Il avait relevé les yeux de son bureau et, pendant un instant fugace, Bolitho avait cru revoir l'aspirant qu'il avait été. Ils n'avaient que quelques années de différence, et sous le charme, l'assurance, on voyait resurgir le véritable Bethune : un homme honnête, loyal.

– Je suis sûr que votre neveu aura de nouveau une position, même si le volume de la Flotte doit être réduit, ce qui ne fait aucun doute.

– C'est probablement notre meilleur commandant de frégate. Se retrouver sur le sable après ce qu'il a fait et ce qu'il a accompli, ce serait intolérable.

C'est certainement à ce moment-là que Bethune s'était décidé. Il avait repris :

– Nous sommes bons amis, Richard, et je regrette que nos chemins se soient croisés si rarement – il avait eu un petit haussement d'épaules. Comme le veut notre métier. Je n'ai jamais oublié que je vous devais tout depuis le jour où vous avez pris le commandement de l'*Hirondelle*. Et il y en a eu beaucoup d'autres comme moi, qui auront tout appris à votre contact.

– Sans compter ceux qui sont morts à cause de moi, Graham.

Il avait secoué la tête pour essayer de chasser cette pensée.

– Nous reverrons le Premier lord à son retour de son entretien avec le Prince-Régent. En général, leurs réunions ne durent pas longtemps.

Il s'était tu, son sourire s'était effacé.

– Je dois vous dire que le Premier lord va vous proposer Malte, il va insister sur le fait que vous êtes le choix évident pour ce poste. Tant que les conditions de la paix ne sont pas définitivement réglées entre les alliés, la Méditerranée doit aider nos amis comme nos ennemis à se souvenir que nous ne tolérerons aucune nouvelle prétention sur quelque territoire ni quelque mer que ce soit.

Il observa Bolitho en silence.

– J'ai pensé que vous deviez apprendre la nouvelle de ma bouche.

– C'est aimable à vous, Graham – puis, jetant un regard circulaire à la pièce : Mais ici aussi, tout n'est pas dénué de danger. Prenez bien garde !

Il tapa sur le toit de sa voiture et cria :

– Je continuerai à pied.

Le cocher, dans sa livrée de l'Amirauté, semblait l'ignorer depuis son siège. Peut-être était-il trop habitué aux mœurs des officiers généraux pour ne plus s'étonner de leurs caprices.

Bolitho commença de marcher le long du fleuve. Le Londres de Kate. Elle en avait fait son Londres à lui, au moins pour une faible part.

Que vais-je lui dire ? Que dois-je lui dire ?

Le Premier lord, lui, n'éprouvait pas le moindre doute : « Depuis que Collingwood a pris son commandement là-bas, il n'y a plus jamais eu ni stabilité ni autorité. Votre réputation et votre sens de l'honneur sont plus précieux que n'importe quelle flotte rangée en ligne de bataille ! »

Il avait omis de préciser que Collingwood, second de Nelson lors de la bataille de Trafalgar, était décédé en Méditerranée sans avoir été relevé de son commandement, en dépit

de ses demandes répétées pour qu'on le renvoie chez lui, en dépit de la maladie qui avait fini par l'emporter.

Il reprit sa marche, troublé par toutes ces réflexions.

La situation avait déjà été assez pénible lorsque Catherine et lui avaient quitté Falmouth. Allday était passé à la maison, officiellement pour s'assurer que les sabres étaient en bon état, avant d'en venir directement au vif du sujet. Il n'avait pas supplié, non, mais il avait défendu l'idée qu'il devait être aux côtés de Bolitho, quel que soit l'endroit où le porterait sa marque. Et Yovell, son secrétaire, un homme aux nombreuses facettes... et Ozzard, si secret... Son petit équipage. S'y ajoutait maintenant Avery, qu'il fallait prendre en compte. Bethune avait laissé entendre qu'on lui avait proposé quelque chose de tentant, l'occasion de connaître sécurité et prospérité. Dieu sait qu'il n'en aurait jamais autant en restant officier subalterne.

La porte s'ouvrit. Elle l'attendait en haut des marches, les cheveux relevés, brillants comme de la soie à la lumière des bougies.

Elle lui prit le bras et le passa autour de sa taille.

– Viens au jardin, Richard. J'ai fait apporter du vin. Je t'ai entendu arriver.

Elle avait apparemment deviné sa tension.

– J'ai eu de la visite.

Il se retourna.

– Qui ça ?

Il était visiblement crispé.

– George Avery. Il est venu en mission, porteur d'une invitation à quelque réception – elle lui caressa la main. Demain. Après, nous pourrons rentrer à Falmouth.

Silencieux, il gagna le jardin et l'entendit servir le vin. Elle lui demanda d'une voix lente :

– Ainsi donc, Richard, ce sera Malte ?

Rien de la colère qu'elle avait montrée à Falmouth. Elle

était redevenue la femme posée, déterminée, qui avait tout risqué pour lui, qui avait même partagé leur supplice dans cette chaloupe non pontée au large des côtes d’Afrique.

– Je n’ai encore rien décidé, Kate...

Elle vint poser délicatement les doigts sur ses lèvres.

– Mais tu accepteras. Je te connais trop bien, mieux que personne, mieux que toi-même. Tous ces hommes que tu as commandés et entraînés dans ton sillage, c’est cela qu’ils attendent. Pour eux, pour cet avenir dans l’espoir duquel ils se sont battus. Comme tu me l’as dit un jour, ils n’ont pas le droit de poser de question, de se demander pourquoi on leur impose tant d’énormes sacrifices.

Ils cheminèrent lentement jusqu’au muret pour admirer le soleil qui se couchait sur le fleuve.

– Tu es mon homme, Richard, reprit-elle. Je serai de ton côté, quelque injuste et malvenue que soit cette décision – elle lui effleura le visage, la pommette qui saillait sous son œil malade. Et ensuite ?

– *Ensuite*, Kate. Voilà un bien joli mot. Rien ni personne ne pourra plus jamais nous séparer.

Elle lui prit la main et la pressa sur son sein.

– Prends-moi, Richard. Fais de moi ce qu’il te plaira, mais ne cesse jamais de m’aimer.

Le vin était toujours servi dans le jardin, ils n’y avaient pas touché.

PLUS QU'UN DEVOIR

Le capitaine de vaisseau James Tyacke était assis derrière une petite table, dans sa chambre. Il percevait des conversations étouffées provenant de la salle du bas. *Aux Clés Croisées* était une auberge modeste mais confortable, sur la route qui va de Plymouth vers le nord, dans la direction de Tavistock. Peu de diligences s'y arrêtaient car la chaussée était étroite et il se demandait parfois comment l'établissement pouvait bien survivre ; à moins, peut-être, que l'aubergiste fût en cheville avec des contrebandiers. Tout compte fait, cela lui convenait parfaitement, car il y était à l'abri des réactions de pitié et des têtes qui se détournaient. Pitié, curiosité, répulsion.

Il lui était difficile, voire déroutant, d'admettre qu'il n'était pas venu dans ce lieu depuis trois ans. À l'époque, l'établissement était tenu par une certaine Meg, une femme agréable, qui venait souvent lui causer. Elle le regardait droit dans les yeux, sans fléchir. Trois ans ; et la dernière fois qu'il avait quitté l'auberge, il avait pressenti qu'il ne la reverrait jamais.

Le nouveau propriétaire était un homme charmant, vif, qui n'arrêtait pas de bouger. Il avait fait tout son possible pour que Tyacke ne soit pas dérangé.

Trois ans. Autant dire une vie. Il était alors sur le point de prendre le commandement de *L'Indomptable*, bâtiment amiral de Sir Richard Bolitho. Ils avaient ensuite appareillé pour l'Amérique. Tant de milles, tant de visages dont certains

s'étaient effacés de sa mémoire. Et désormais *L'Indomptable* était amarré à Plymouth, désarmé, vide, dans l'attente d'un autre avenir, ou d'aucun avenir du tout.

Il baissa les yeux sur le lourd coffre de mer cerclé de cuivre posé près du lit. Ils en avaient fait du chemin, ensemble. Tout son univers s'y trouvait.

Il songeait aux semaines qui venaient de s'écouler, dont il avait passé le plus clair à bord de son vaisseau pour s'occuper des mille et un détails qu'exige un désarmement. Pis encore, les adieux, les mains qu'il avait serrées, celles de ces hommes qu'il avait appris à connaître, dont il avait gagné la confiance et la loyauté grâce à son exemple.

Et puis Sir Richard Bolitho ; cette séparation avait été la plus pénible de toutes. L'amiral et son capitaine de pavillon partageaient cette confiance réciproque, cette admiration mutuelle que les autres ne pouvaient pas comprendre.

Napoléon était désormais vaincu, la guerre contre leur vieil ennemi était finie. Il aurait dû en éprouver un certain soulagement, de l'allégresse. Mais quand il avait regardé la goélette armée *Pickle* prendre la mer pour ramener Bolitho et Allday à Falmouth, il n'avait ressenti que de la tristesse et un grand sentiment de perte.

Le major du port était un ami de Bolitho, il s'était montré chaleureux envers son capitaine de pavillon et l'avait aidé dans la mesure de ses moyens. Sa dernière requête avait dû lui paraître bizarre : se faire affecter de nouveau aux croisières qui pourchassaient les négriers au large de l'Afrique occidentale, échanger le confort relatif d'un vaisseau, ou un repos bien mérité à terre, contre un appartement exigu et le danger des fièvres. Bolitho avait appuyé sa demande par écrit, ce qui lui avait donné plus de poids. Mais comme l'amiral le lui avait expliqué, il serait difficile de le satisfaire avant un an ou davantage.

Il songea à la dernière image qu'il avait eue de *L'Indomptable*.

Vergues déposées ; ses ponts, d'ordinaire immaculés, jonchés de cordages inutiles et d'espars ; son artillerie puissante qui avait rugi contre cette frégate américaine, la *Récompense*, réduite au silence et désarmée. Maintenant, on n'avait plus besoin d'elle, comme on n'avait plus besoin des hommes qui l'avaient si bien armée, et si longtemps ; des hommes embarqués de force par la presse, pour la plupart. Il esquissa un sourire : Allday, lui aussi, avait été victime de la presse. Et les blessés, qu'allaient-ils devenir ? Échoués à terre où ils devraient tenter de se faire une place dans un monde qui les avait oubliés, et se débrouiller en mendiant dans les rues, quand tout ce que les gens voulaient, c'était ne plus entendre parler de la guerre.

Et Sir Richard Bolitho, cet homme, ce héros. Qui avait le don d'entraîner les autres quand tout semblait perdu, qui ne savait pas cacher sa compassion ni sa peine quand ils tombaient.

Il sourit de nouveau. Bolitho lui avait redonné espoir et fierté quand il avait cru les avoir perdus à jamais. Il effleura son profil. Marqué par le feu, rendu inhumain au cours de cette grande bataille, lorsque Nelson avait conduit ses hommes vers le Nil. Que son œil en ait réchappé tenait du miracle. *Il a eu tellement de chance*, disaient certains. Qu'en savaient-ils ? Toutes ces années qui s'étaient écoulées depuis qu'il avait été massacré par une bordée française, tous ces hommes tués et mutilés dans les deux camps, le propre commandant de son vaisseau, le *Majestic*, tué au cours de cet engagement sanglant, et enfin son propre visage défiguré : tout cela le hantait. Cette façon qu'avaient les jeunes aspirants de baisser les yeux, de tout faire pour éviter de voir. *Le diable à la demi-figure*, comme l'avaient surnommé les négriers. Et maintenant, ce qu'il demandait, c'était de retourner dans ce monde isolé de croisières solitaires, de se mesurer à ces trafiquants d'ébène jusqu'à ce qu'il les découvre et les prenne en

chasse ; des navires qui empestaient, la cale remplie d'esclaves enchaînés gisant dans leurs excréments, qui savaient qu'ils seraient tués à la première provocation et que leurs corps seraient jetés aux requins. Négriers et requins n'étaient jamais très loin les uns des autres.

Non, ils n'allaient pas laisser Bolitho quitter la marine. Pour beaucoup de ceux qui servaient dans la Flotte, *il était* la marine. Bolitho et sa maîtresse avaient défié les conventions, la censure de la société. Tyacke s'effleura le visage une fois encore. Il la revoyait escalader la muraille de *L'Indomptable*, à Falmouth, après avoir dédaigneusement refusé une chaise de bosco. Elle était arrivée sur le pont, ses bas tachés de goudron, et l'équipage avait éclaté en vivats. Une femme de marin montée à bord pour leur souhaiter bonne chance : des hommes qui s'apprêtaient à partir à l'autre bout du monde, arrachés à leurs épouses et à leurs familles par des détachements de presse impitoyables. Ou encore, malfaitteurs libérés par des juges, à la condition qu'ils s'engagent sous l'uniforme du roi.

Si elle avait accompli ce geste, c'est parce qu'elle se préoccupait de leur sort. Ce jour-là, à Falmouth, elle avait même abandonné tout formalisme et avait embrassé Tyacke sur la joue lorsqu'il l'avait accueillie. *Vous êtes bienvenu ici, vous ne savez pas à quel point.* Il l'entendait encore. Puis, contemplant le pont où s'entassaient les marins et fusiliers qui l'observaient, elle avait ajouté : *Ils ne vous laisseront pas tomber.* Et ils ne l'avaient pas laissé tomber.

Peut-être était-elle la seule à avoir vraiment compris les tourments qu'il avait endurés lorsqu'il avait accepté de devenir le capitaine de pavillon de Bolitho. On pouvait l'envier, le craindre, le respecter, peut-être même le haïr, mais aucun commandant, et encore moins le commandant d'un vaisseau amiral, n'avait le droit de laisser prise au doute et à l'indécision. Rares étaient ceux qui auraient imaginé l'émotion

intense qu'il avait ressentie lorsqu'il était monté à bord pour donner lecture de sa lettre de commandement, à Plymouth.

Ce qu'il avait déclaré alors lui revenait, comme s'il parlait à haute voix. *Je n'en servirais pas d'autre.*

Il balaya sa chambre du regard. Il allait bientôt quitter les lieux, ne serait-ce que pour permettre que l'on fasse le ménage. Et en imaginant que son affectation aux croisières qui pourchassaient les négriers soit remise à plus tard, plus tard que l'année qu'avait évoquée le major général, que ferait-il? Serait-il condamné à se cacher, à ne sortir qu'une fois la nuit tombée, en évitant tout contact avec un être humain?

Il passa la main sur la vareuse posée sur une chaise, avec ses deux épauettes d'or, celles de capitaine de vaisseau confirmé. Réminiscence si lointaine de son commandement précédent, celui d'un petit brick, le *Larne*.

Il songeait à toutes ces années écoulées depuis Aboukir, à sa longue convalescence. Quinze années avaient passé depuis que l'entrepont du *Majestic* s'était transformé en enfer. On l'avait transporté à l'hôpital Haslar de Portsmouth pour tenter de le soigner vaille que vaille. Marion s'était finalement résolue à venir lui rendre visite. Elle était toute jeune alors, et jolie, et il espérait qu'elle accepterait de l'épouser.

Cela avait dû être abominable pour elle, comme pour tous ceux qui se rendaient à Haslar pour y rechercher un parent ou un ami. Officiers blessés au cours de dizaines de combats navals, pleins d'espoir, si émouvants quand ils pensaient que c'étaient eux que l'on venait voir. Les brûlés, les mutilés : le prix à payer dans les chairs pour chaque victoire, même si bien peu en avaient conscience.

Puis elle en avait épousé un autre, un homme d'un certain âge, qui lui avait offert une maison agréable près de Portsdown Hill, pas très loin de l'hôpital. Ils avaient eu deux enfants, un garçon et une fille.

Son mari était mort. Elle lui avait écrit, Tyacke avait trouvé

sa lettre à Halifax où *L'Indomptable* faisait relâche. C'était la première fois en quinze ans qu'il avait de ses nouvelles.

Il lui avait écrit une lettre à son tour et avait serré sa réponse dans son coffre avant le combat contre la *Récompense* ; elle ne l'aurait reçue que dans le cas où il se serait fait tuer ce jour-là. Plus tard, il l'avait déchirée avant de regarder les petits morceaux de papier s'éloigner le long de la muraille de son bâtiment constellée de traces de balles. Lorsqu'il avait eu besoin d'elle, et il lui arrivait alors de prier le Ciel de le laisser mourir, elle s'était détournée de lui. Il s'était répété assez souvent que c'était compréhensible. Mais elle n'était pas revenue. Dans ce cas, pourquoi cette lettre l'avait-il autant troublé ? Ces années, c'est un autre homme qui en avait profité, et cet homme faisait partie, comme ses deux enfants qu'il ne connaissait pas, de quelque chose qu'il ne partagerait jamais.

Quelqu'un frappa doucement à la porte et, après quelques instants, Tyacke entrouvrit le battant.

– C'est bon, Jenny, je sortais justement marcher un peu. Vous pouvez faire la chambre.

Mais elle affichait un air grave.

– C'est pas ça, m'sieur. Y a une lettre qu'elle est arrivée pour vous.

Elle la lui tendit. Il s'approcha de la fenêtre. La fille était du pays et elle avait six sœurs. À l'auberge, elle voyait souvent des uniformes de militaires ou de marins, si bien qu'elle ne se sentait pas trop éloignée de Plymouth, ce port animé que ses sœurs ne manquaient pas de comparer à cet endroit.

Mais elle n'avait jamais connu quelqu'un comme ça. Il n'ouvrait la bouche que lorsque c'était nécessaire, alors que tout le monde connaissait sa vie par cœur. Un héros. L'ami de Sir Richard Bolitho et son bras droit, à ce que l'on racontait. Et on en disait probablement davantage quand elle n'était pas dans les parages.

Elle l'étudia attentivement. Il avait la tête penchée et tenait

la lettre près de la fenêtre; il s'arrangeait toujours pour lui cacher ses terribles blessures. Son visage était viril, il était même beau, et cet homme se montrait courtois, ce qui n'était pas comme certaines gens bien qui l'appelaient pour avoir un verre. Sa mère l'avait suffisamment prévenue contre ces périls, ces filles qui se mettaient dans de sales draps, surtout à Tavistock où il y avait une garnison.

Elle se sentit rougir. *Toutes les mêmes...*

Tyacke ne se rendait pas compte qu'elle l'observait. La missive provenait de chez le major général. *Il se présentera dès que cela lui sera possible.* Même quand on écrivait à un capitaine de vaisseau confirmé, cela signifiait: *immédiatement.*

– J'aurais besoin de la voiture, Jenny. Il faut que j'aille à Plymouth.

Elle lui fit un grand sourire.

– J'y cours de suite, m'sieur.

Tyacke ramassa sa vareuse et en brossa rapidement la manche avec ses doigts. Sa promenade attendrait.

Il jeta un dernier regard à sa chambre et comprit ce qui se passait avec la violence d'un coup de poing. C'était cela, qu'il voulait. Il ne connaissait pas d'autre existence que celle-là.

La voiture ralentissait. Bolitho vit des groupes de flâneurs et des passants qui mettaient leur main en visière pour se protéger du soleil et tenter d'apercevoir les occupants du véhicule. Quelques-uns agitèrent même leur coiffure, alors qu'ils ne l'avaient probablement pas reconnu.

Catherine avait posé sa main sur sa manche.

– C'est leur manière de montrer ce qu'ils ressentent.

Elle salua d'un geste ceux qui étaient les plus proches et un homme cria: «Eh les gars, c'est Sir Richard et sa dame! Dick Égalité!» Il y eut des vivats et elle murmura: `

– Tu vois? Ici, tu as de nombreux amis.

La demeure au bord du fleuve brillait de mille feux, les

chandeliers éclairaient même davantage que les dernières lueurs du couchant.

Sillitoe devait détester cela, songeait Bolitho. Du gaspillage, mais un gaspillage nécessaire. « Nécessaire » était exactement le mot qui convenait. Son monde à lui.

– J’ai entendu dire, lui indiqua Catherine, que l’on donnait des réceptions de ce genre un peu partout dans Londres pour fêter la victoire.

Il était de profil, elle avait envie de le serrer dans ses bras et tant pis pour ce que penseraient les gens. Il était tendu.

– J’aurais préféré avoir le jeune Matthew dans le siège, et que nous soyons en route pour Falmouth.

Il eut un sourire.

– Je fais un bien piètre compagnon pour quelqu’un d’aussi adorable, Kate.

Étrangement, cette réflexion eut l’air de lui redonner de l’énergie. Elle portait une nouvelle robe, cintrée haut, confectionnée dans cette soie verte moirée qu’elle affectionnait ; elle avait les épaules nues et son pendentif de diamants entre les seins. Elle était belle et calme, d’un calme étonnant. C’était pourtant la même femme qui s’était donnée à lui avec tant de passion, encore et encore, jusqu’à l’épuisement, dans la maison qui se trouvait sur la promenade de Chelsea, près d’un autre méandre du fleuve tout proche.

– Au moins, reprit-elle, ce ne sera pas comme cette fête épouvantable à Carlton House. Je n’avais jamais autant mangé de ma vie !

Elle regarda ses lèvres, ce sourire qu’il faisait lorsqu’ils avaient ce genre de conversations.

Elle observait les voitures qui s’engageaient dans l’allée de la demeure de Sillitoe, les valets de pied et palefreniers qui s’activaient. Sillitoe avait dû engager des dépenses considérables.

Il y avait également des femmes, mais elle jugea qu’il n’y avait guère d’épouses légitimes. Elle n’avait jamais oublié

que Sillitoe l'avait aidée quand personne d'autre ne s'y serait risqué. Par la suite, il n'avait pas fait mystère des sentiments qu'il éprouvait pour elle. La manière lui ressemblait : droit au but, très décidé, sans laisser la moindre place au doute.

Elle baissa les yeux sur sa robe. Un peu osée peut-être, comme certains s'y attendaient venant d'elle. Elle releva le menton, le pendentif oscilla contre sa peau : elle était la femme de Bolitho, et le monde entier devait le savoir.

Ils arrivèrent enfin ; la portière s'ouvrit, Bolitho descendit pour l'aider à sortir de voiture.

Des domestiques faisaient moult courbettes et révérences. Il y avait des hommes de Sillitoe un peu partout, le visage dur, l'œil aux aguets. Ils rappelaient à Catherine sa dernière visite à Whitechapel. Ce jour-là, quelques-uns des sbires de Sillitoe les avaient accompagnés ; dès que Sillitoe était concerné, il y avait toujours cette atmosphère de mystère et de danger.

Bolitho tendit sa coiffure à un valet, mais elle garda son châle de soie. On ne vous annonçait pas, les domestiques ne vérifiaient pas les invitations, on entendait seulement un brouhaha de conversations et, un peu plus loin, des flots de musique. Pas une musique martiale ou entraînante, juste un discret bruit de fond destiné à des gens qui se connaissaient, naturellement, que ce soit de vue ou de réputation.

– Vous m'avez l'air en forme, sir Richard !

Sillitoe surgit de derrière une colonnade, ses yeux profondément enfoncés ne perdaient rien du spectacle. Il prit la main de Catherine et la porta à ses lèvres.

– Comme toujours, milady, je ne trouverai jamais assez de mots pour vanter votre beauté.

Elle lui sourit, plusieurs femmes se retournèrent pour la regarder. Sillitoe eut un geste impatient, un domestique apparut avec un plateau chargé de verres. Il reprit :

– Rhodes est là. Je crois que vous devriez lui parler de votre avenir immédiat.

Bolitho ajouta :

– L'Honorable Lord Rhodes est inspecteur général à l'Amirauté, on dit qu'il est le candidat le mieux placé pour le poste de Premier lord.

Il guettait sa réaction. Elle se méfiait dès qu'on lui parlait d'officiers généraux qu'elle ne connaissait pas, craignant qu'ils représentent quelque menace inconnue. Sillitoe poursuivit :

– Je l'ai fait patienter dans une autre pièce. Je pense qu'il serait utile de le voir.

Elle dit à Bolitho :

– Richard, j'attendrai sur la terrasse.

Mais Sillitoe intervint :

– Je suis chez moi et vous êtes mon hôte. Je ne vois aucune raison de vous séparer – il lui effleura la main. De séparer en deux la légende...

Comme son petit secrétaire passait près d'eux, Sillitoe ajouta :

– Je vous rejoins dans un instant.

L'un de ses hommes les précéda jusqu'à la bibliothèque, puis dans une petite antichambre attenante. Il y avait un siège près de la cheminée. Catherine le reconnut. Comme s'il n'avait pas bougé depuis le jour où elle s'y était assise, lorsqu'elle était venue demander son aide à Sillitoe. Il l'avait frôlée, elle avait senti le désir qu'il avait de la toucher, de poser la main sur son épaule. Mais il n'en avait rien fait.

L'amiral Lord James Rhodes était un officier de grande taille, bien bâti, qui avait dû être bel homme. On remarquait surtout son nez fortement busqué alors qu'il avait les yeux étonnamment petits, presque invisibles en comparaison. Il jeta un rapide regard à Catherine, mais tout en prenant soin de ne pas trahir ses pensées. *Un homme accoutumé à dissimuler ses sentiments*, se dit-elle, *à supposer qu'il en éprouve*. Bolitho commença :

– Puis-je me permettre de vous présenter la vicomtesse Somervell, milord ?

Il la devinait anxieuse à l'idée qu'elle pourrait subir quelque insulte perfide ou une rebuffade.

Mais Rhodes s'inclina légèrement et lui dit :

– Je n'avais pas encore eu cet honneur, milady.

Il ne lui prit pourtant pas la main, et elle ne la lui avait pas tendue.

Catherine s'approcha d'une fenêtre. Une voiture arrivait en faisant claquer ses roues sur les pierres. Elle sentait les yeux de l'amiral posés sur elle, mais son incertitude ne lui causait aucun plaisir.

Elle songea soudain, et avec nostalgie, à Falmouth. Cette nouvelle séparation, voilà qui était trop dur à supporter.

Elle se pencha un peu à la fenêtre pour observer les nouveaux arrivants. Cette fois-ci, il ne s'agissait ni d'un homme politique ni d'un amiral, seulement d'un grand lieutenant de vaisseau qui se découvrait avant d'offrir sa main à la femme qui se trouvait à ses côtés. Le jour baissait, mais elle distingua tout de même quelques mèches grises dans ses cheveux sombres. Elle remarqua sa façon de rire, et l'expression de cette femme blonde quand elle le regardait. Ainsi, c'était la maîtresse de George Avery, celle qui apparemment lui avait chaviré le cœur.

Et pourtant, quand il lui avait porté l'invitation de Sillitoe avant de la prévenir de cette probable affectation à Malte, il ne lui avait pas touché mot de son intention de rester à terre lorsque Richard recevrait l'ordre de départ.

Elle entendit Rhodes qui disait :

– Je vous donne le *Frobisher*. Vous le connaissez ?

Et Bolitho qui avait répondu immédiatement, déjà tout à sa nouvelle mission :

– Oui, milord, un soixante-quatorze. Capitaine de vaisseau Jefferson, si ma mémoire est bonne.

Elle eut le sentiment que Rhodes était soulagé.

– Ce n'est plus le cas, je le crains. Il a filé son câble par le bout, voilà deux ans. On l'a immergé, pauvre vieux.

– Une prise faite aux Français, reprit calmement Bolitho. Il s'appelait *Le Glorieux*.

– Cela vous ennuie-t-il, sir Richard? Dans ce cas...

– Un vaisseau vaut ce qu'on en fait.

Rhodes poussa un grognement.

– Et tout neuf, en outre, si l'on compare avec certains des nôtres. Il a huit ans.

Elle l'entendit prendre un verre et le vider à grand bruit. Oui, *il était soulagé*. Elle se détourna de la fenêtre et demanda :

– Quand tout cela commencera-t-il, milord?

Il la regardait, visiblement méfiant.

– C'est une affaire de semaines plus que de mois, milady. Mais vous ne devriez pas vous inquiéter de ce genre de choses. Pour ma part, j'ai toujours considéré...

– Vraiment, milord? Je suis heureuse de l'apprendre. Dehors, les gens célèbrent une victoire, dont le prix reste encore à calculer, et moi *je m'inquiète* pour cet homme et pour moi-même. Est-ce bien surprenant?

– Je n'ai encore rien arrêté, coupa Bolitho.

Rhodes jetait des regards tout autour de lui, comme s'il était pris au piège.

– On vous a choisi à cause de votre réputation, à cause de l'honneur que vous avez fait à ce pays – il dévisageait Catherine, l'air sévère. Il est facile de voir que cette affaire est de la plus grande importance.

La porte s'entrebâilla, Sillitoe entra sans dire un mot. Catherine répliqua :

– Tout ce que je vois, quant à moi, ce sont deux îles et deux hommes. D'un côté, un tyran qui a dévasté l'Europe, et de l'autre, un amiral anglais, un véritable héros. Il n'y a pas là de quoi être rassurée!

Elle s'essuya les yeux avec son gant, et quand elle les rouvrit, Rhodes était parti.

– Je regrette, leur dit Sillitoe. Rhodes est un bon inspecteur,

mais il manque de tact. Si vous décidez de ne pas arborer votre marque en Méditerranée, sir Richard, c'est sa tête qui tombera sur le billot, pas la vôtre. Et il le sait.

Il jeta encore un regard à son secrétaire et continua :

– Venez avec moi. Il y a là des gens que vous devriez voir – il eut un sourire pincé. Y compris l'invitée de mon neveu.

La porte se referma, ils étaient seuls. Il n'y avait que les échos lointains de la musique et le brouhaha étouffé des conversations pour leur rappeler où ils se trouvaient.

Elle baissa la tête.

– Je suis désolée, Richard. Je me suis conduite comme une épouse acariâtre et aigrie. Je n'en avais pas le droit.

Il lui saisit le menton et la contempla quelques instants.

– Si tu étais ma femme aux yeux de l'Église, je ne t'aimerais pas davantage. Tu as tous les droits. Tu es ma vie.

– Allons retrouver les autres.

Elle fit légèrement glisser son châle sur ses épaules et passa les doigts sur le pendentif.

– Demain, nous quitterons Londres.

Le lieutenant de vaisseau George Avery, qui observait la foule, commençait à songer qu'il aurait mieux fait de ne pas accepter l'invitation de son oncle. Tous gens importants, bien connus de ceux qui fréquentaient ce monde, un monde qui lui était étranger. Officiers supérieurs de l'armée et de la marine, et quelques diplomates qui se prévalaient d'honneurs qu'il ne leur reconnaissait pas. Le plus étonnant, c'était la métamorphose totale de la résidence de son oncle. L'austérité et le silence avaient laissé place à la musique, au vacarme, aux éclats de rire. Des domestiques en livrée fendaient la foule dans tous les sens avec des plateaux pour servir les invités et refaire le plein des verres.

Il se pencha vers sa compagne.

– Nous aurions peut-être dû présenter nos excuses, Susanna.

Elle lui sourit en le regardant d'un air pénétrant, comme si elle venait de découvrir chez lui quelque qualité nouvelle et encore inconnue.

– Je remarque quelques visages. Des visages que j'ai croisés en d'autres occasions. J'imagine que les véritables décisions se prennent ici, qu'on y découvre le dessous des cartes.

Avery se sentait vaguement jaloux, sans trop comprendre pourquoi. Elle était habituée à ce genre de mondanité, comme celle qu'elle avait organisée chez elle à Londres, le jour où elle l'avait pressé de rester. De devenir son amant.

Il avait remarqué les têtes qui se tournaient pour les observer tous deux. Cette beauté et ce modeste lieutenant de vaisseau. Jusqu'alors, l'officier le moins ancien qu'Avery ait aperçu était un capitaine de vaisseau confirmé. Ils se frayèrent un chemin dans la foule, elle salua une ou deux personnes. Quant aux femmes, pour la plupart, elle n'y prêtait aucune attention.

Quand il le lui fit remarquer, elle lui répondit suavement :

– Elles sont comme les laquais qu'on a loués, elles sont payées pour leurs services !

Elle lui avait pris le bras en riant presque de sa gêne.

– Seigneur, *monsieur* Avery, il vous reste encore beaucoup à apprendre !

Puis elle l'avait lâché en lui demandant :

– Voici Lady Somervell, n'est-ce pas ? Je pense que c'est elle.

Avery aperçut Catherine et Bolitho près d'une petite balustrade. Il lui répondit :

– Aimerais-tu que je les présente ?

Mais Sillitoe arrivait et il lui tendit la main.

– Lady Mildmay, quel plaisir. J'avais tellement envie de faire votre connaissance. J'espère que tout est conforme à vos souhaits. Quel dommage que vous deviez être séparée si prématurément de mon neveu. Je renonce à essayer de comprendre les mœurs de la marine !

Elle se tourna vers Avery.

– Séparés? Je croyais... J'avais cru comprendre que tu resterais en Angleterre jusqu'à ce qu'on te trouve une affection convenable.

– Susanna, lui répondit-il, je suis l'aide de camp de Sir Richard. Il ne s'agit pas de devoir ni même d'excuse. C'est ce que je me dois de faire.

Sillitoe eut un haussement d'épaules.

– Croyez-moi, Lady Mildmay, je lui ai proposé autre chose. J'admire naturellement ce sentiment de fidélité, mais...

Il s'interrompt car l'un de ses domestiques essayait d'attirer son attention.

– Nous reprendrons cette conversation plus tard.

– J'allais t'en parler, fit Avery. J'ai été plus heureux avec toi que tout ce que j'aurais jamais cru possible. Je t'aime, je t'ai toujours aimée.

– Mais tu me quitterais, pour accomplir ton devoir?

Elle fit volte-face, interloquée, en entendant Catherine qui lui disait :

– Je crois que nous devrions faire connaissance – elle lui tendit la main. Je sais ce que vous êtes en train de penser. J'essaie d'accepter, mais ce n'est jamais sans une certaine souffrance.

Catherine surprit quelques regards furtifs autour d'elle, des expressions entendues. Tout cela, elle ne le connaissait que trop bien. Sir Wilfred Lafargue, l'un des hommes de loi les plus en vue à Londres et ami de Sillitoe, qui l'avait conseillée lorsqu'elle avait reçu cet héritage inattendu de son défunt mari... Un négociant de la Cité, cramoisi, auquel elle avait déjà été présentée, sans doute lors d'une réception du même genre. Tous hommes de pouvoir et d'influence... Pas du genre à aller se battre, à mourir en plein combat, comme les hommes de Richard, en mer, ou comme ceux qui se seraient en rangs, épaule contre épaule. Et ceux qui, tel Lord Rhodes, forts, dignes de confiance et sans aucune imagination,

échafaudaient des plans de bataille installés à leur bureau de l'Amirauté... Elle poursuivit :

– Ma chère, peut-être vous demandez-vous : est-ce que je l'aime assez ? est-ce que je l'aime suffisamment pour l'attendre ?

Un homme qu'elle reconnut pour être le secrétaire de Sillitoe, et qui ne cessait de se plaindre, la regardait de manière insistante.

– Milady, on m'a prié de vous accompagner jusqu'à la terrasse.

Il se troubla lorsqu'il entendit une pendule qui sonnait. Catherine remarqua que la musique s'était interrompue.

– Tu as laissé ton châle dans la bibliothèque. Je vais le chercher, proposa Bolitho. Il doit faire froid dehors.

Elle lui effleura le visage en souriant.

– Ne te donne pas cette peine. Je veux que les gens nous voient ainsi, tels que nous sommes.

La terrasse était éclairée, mais, derrière le mur, le fleuve était plongé dans l'obscurité, si bien que l'on aurait dit du verre foncé.

Bolitho regardait au loin, son oreille saisissait un battement lourd d'avirons. Sans doute un canot qui luttait contre le courant sans trop se soucier de la peine des nageurs.

Sillitoe les accueillit.

– À présent, vous comprenez pourquoi je n'ai pas invité le Premier Ministre. Le Prince-Régent ne peut pas le *supporter* ! La chose paraissait l'amuser.

Sillitoe leva les yeux dans la direction d'un groupe de lanternes et saisit Catherine par le bras.

– Venez par ici, je vous prie. Faites-moi confiance.

Elle décelait chez lui une intensité, une ténacité qu'il ne tentait même pas de dissimuler.

Elle resta ainsi immobile, en pleine lumière, elle ne voyait pas ceux que Sillitoe avait choisis pour assister à ce moment. La brise fraîche caressait ses épaules nues. Elle savait que

Richard était tout proche, mais en cet instant fugace elle était seule.

Le canot rentra ses avirons et accosta le long de l'embarcadère. Les hommes sautèrent à terre pour passer les amarres, d'autres déroulèrent un tapis rouge sur les pierres blanches.

Le prince ne lui jetterait probablement aucun regard ; il ne se souvenait sans doute pas d'elle. Il connaissait tant de femmes et avait l'appétit nécessaire.

Elle s'arrêta presque de respirer en songeant soudain aux paroles énigmatiques de Sillitoe. *Faites-moi confiance.* Lorsqu'elle releva les yeux, elle aperçut le prince se diriger vers elle à grands pas, exactement comme elle se souvenait l'avoir vu faire ce soir-là, à Carlton House.

Il était élégamment vêtu à la dernière mode, mais ne pouvait toutefois cacher, en dépit de la lumière tamisée, le prix que lui faisaient payer physiquement ses excès. Il avait les cheveux ramenés en arrière, comme beaucoup de jeunes gens bien nés. Nul n'aurait pu douter de son énergie ni de sa vivacité d'esprit.

Elle se rendit compte que personne ne parlait, puis que le prince s'était arrêté devant elle et qu'il observait son visage, sa gorge, le pendentif en diamants en forme d'éventail. Elle avait l'impression qu'il la déshabillait du regard, c'était comme une caresse insistante.

– Lady Somervell ! Si j'avais su que vous seriez ici, je serais accouru au galop sur le meilleur cheval des écuries royales !

Il lui prit la main et la garda.

– À vrai dire, je pense bien souvent à vous. Cette femme qui est *trop occupée* pour ne jamais s'ennuyer, c'est cela que vous me disiez, la dernière fois que nous nous sommes vus ?

Il lui baisa la main en prenant tout son temps.

– Vous êtes très belle – puis, lui lâchant la main et se tournant vers les autres : Ah, lord Rhodes, je crois que vous avez des affaires à me soumettre, n'est-ce pas ? – et, sans attendre la réponse : Tiens vous voilà, Sillitoe, vieux filou.

Ils échangèrent une poignée de main. *Des conspirateurs davantage que des amis*, se dit Catherine.

Apercevant Bolitho, le prince alla le saluer avec chaleur.
– Mon amiral d’Angleterre.

Catherine savait bien que ces mots lui étaient destinés, c’étaient ceux qu’elle avait employés en une occasion semblable, à Carlton House. C’était si loin. Avant *L’Indomptable*, avant qu’elle se décide à prendre la plume pour annoncer à Richard la fin atroce de Zénoria. *Dis à Adam...* C’était hier.

Le prince poursuivait :

– J’ai étudié tous vos rapports sur la guerre d’Amérique. Je conviens avec vous que plus tôt ce sera terminé, mieux cela vaudra pour tout le monde. Que pensez-vous de Malte, sir Richard? C’est important pour notre sûreté. Et c’est important pour *moi*. Je dois savoir. Alors, qu’en dites-vous?

Il se pencha et prit Catherine par le bras.

– Accepterez-vous?

Catherine pouvait deviner la tension de Richard, pareille à une souffrance physique, tout comme elle était parfaitement consciente de la présence de tous ces gens autour d’eux. Comment prenaient-ils la chose, à supposer qu’ils comprennent? Arrogance, mouvement d’humeur, alors qu’il ne s’agissait pas de cela.

Sillitoe s’avança dans le cercle de lumière.

– Un moment, amiral, je vous prie – il lui tendit un bout de papier. Un messenger de l’Amirauté vient de l’apporter.

– C’est la première fois que j’en entends parler! grommela Rhodes de mauvaise humeur.

Sillitoe n’y prêta pas attention.

– Puis-je, Votre Altesse?

Le prince lui sourit, alors qu’il s’était montré irrité par cette interruption une seconde plus tôt.

– Mais, après tout, vous êtes chez vous.

Sillitoe regardait Catherine, mais c'est à Bolitho qu'il s'adressait.

– C'est une dépêche du major général de Plymouth, amiral. Le capitaine de vaisseau James Tyacke a retiré sa demande de se voir affecter à l'escadre d'Afrique occidentale. Il se met à votre disposition si vous souhaitez en faire votre capitaine de pavillon.

Catherine se dégagea de la main du prince et s'approcha de lui.

– Ils ont parlé à ta place, Richard. Mais ce sont eux qui ont besoin de toi.

Le Prince-Régent esquissa un sourire.

– Merci, lady Catherine. Merci. Je comprends que je viens d'être témoin de quelque chose, même si j'ignore de quoi il s'agit exactement. Mais je saurai me montrer reconnaissant. Nous pourrions nous arranger pour vous faire venir à Malte.

Il hocha la tête, comme elle l'avait déjà vu faire, avant de poursuivre :

– Oui, *c'est ce que nous allons faire* – il semblait soulagé. Bon, nous parlions de ce grand bordeaux, Sillitoe. Allons-y!

Mais il ne lâchait pas Catherine du regard et avait posé la main sur le bras de Bolitho. Du désir, certainement, mais aussi de l'envie.

Plus tard, beaucoup plus tard, lorsqu'ils quittèrent la résidence de Sillitoe, il y avait encore de nombreuses voitures dans l'avenue. Le Prince-Régent avait disparu dans son canot aussi discrètement qu'il était arrivé.

Bolitho leva la tête vers les étoiles et songea de nouveau, non sans inquiétude, à Catherine et au prince.

– J'ai oublié mon châte! lui dit-elle.

– Je vais le chercher.

Elle l'agrippa avec une force qui le surprit.

– *Non*. Rentrons à Chelsea. Ensemble. Allongés l'un contre l'autre. C'est tout ce que je désire.

Bolitho se retourna brusquement.

– Que se passe-t-il ?

C'était Avery.

– Encore ici, George ? Qu'y a-t-il ?

Mais il croyait le savoir. Comme Tyacke. Comme les Heureux Élus.

– Je me demandais si je ne pourrais pas vous suivre à cheval jusqu'à Chelsea, sir Richard.

Catherine s'approcha d'eux. Les lumières qui se reflétaient éclairaient ses épaules pâles.

– Est-elle repartie sans vous, George ?

Il lui fit signe que oui. Elle se glissa entre eux et les prit par le bras, comme pour les réunir. Elle était presque aussi grande qu'eux.

– Dans ce cas, venez avec nous. Et demain, vous nous accompagnerez pour Falmouth.

Il lui fit un sourire, toute tristesse oubliée.

– Très volontiers, milady.

De la fenêtre de son bureau, Sillitoe regardait la voiture qui s'engageait sur la route. Il se renfrogna. Il y avait encore trop de gens qui abusaient de son hospitalité. Il allait y mettre rapidement bon ordre.

Il prit le léger châle de soie qu'elle avait laissé dans la bibliothèque. Il sentait son odeur. Une odeur de jasmin.

Puis il le baisa, le glissa dans sa veste et partit vaquer à ses affaires.

III

ADAM

Le capitaine de vaisseau Adam Bolitho lissa du plat de la main la carte étalée sur la table de sa chambre avant de jeter un coup d'œil aux calculs de navigation, alors qu'il les connaissait par cœur. Au-dessus et tout autour de lui, la *Walkyrie*, la frégate de Sa Majesté, un quarante-canon, cheminait tranquillement sous une voilure réduite que le vent gonflait à peine. On était début mai, mais ils étaient encore au près serré, comme il avait pu le constater lors de sa rituelle promenade matinale sur le pont.

C'était une heure qu'il aimait bien, en général. Un vaisseau qui s'animait alors que l'on commençait tout juste à deviner l'horizon. On essartait les ponts avant de les briquer, le bosco et le charpentier comparaient leurs listes de travaux pour la journée. Voiles à déverguer avant réparation, gréement à inspecter, épissures à reprendre si nécessaire. Les charniers que l'on avait nettoyés avant de les remplir, et la fin des vivres avariés, toujours les mêmes. La *Walkyrie* regagnait son port d'attache, la grande base navale d'Halifax en Nouvelle-Écosse. La dernière tête de pont encore en possession des Anglais sur les côtes nord-américaines.

Qu'allaient-ils éprouver lorsqu'ils seraient arrivés? Il fit le tour de sa chambre, contempla les vagues courtes qui se brisaient sur le cul de la frégate. Il sentait monter en lui cette

impatience, cette rancœur qu'il avait eu tant de mal à cacher à son équipage.

Car la *Walkyrie* n'était pas un bâtiment ordinaire, livré à lui-même. C'était encore le vaisseau amiral du contre-amiral Valentine Keen, l'ami de son oncle. *Et le tien tout autant*, lui serinait une petite voix intérieure.

On ne sait comment, ils avaient fini par s'éloigner l'un de l'autre, depuis la destruction de deux frégates américaines. De leur côté, les pertes s'étaient limitées à un tué, un aspirant. C'était tout récent et, pourtant, Adam ne se souvenait déjà plus de son visage. Keen passait de plus en plus de temps à terre, il se faisait du souci pour le transport des troupes. La *Walkyrie* rentrait justement d'escorter un convoi de ce genre. Pour quoi faire, se demandait-il. Les nouvelles parvenues d'Angleterre étaient encourageantes; la guerre en Europe allait bientôt cesser, on pourrait libérer davantage de vaisseaux pour combattre les Américains. Mais combien de temps cela allait-il encore durer? Ces renforts que l'on envoyait ici... il devait bien y avoir une raison.

Il entendit le fusilier de faction faire claquer la crosse de son mousquet sur le pont en hurlant: « Officier en second, *commandant!* »

Il se redressa et le lieutenant de vaisseau William Dyer pénétra dans la chambre.

Cela surprenait toujours autant Adam qui s'attendait à voir arriver John Urquhart. Urquhart avait pris un commandement, mais un commandement que l'on ne lui envoyait guère. Sur la suggestion de Keen, il avait été promu commandant de la frégate *La Faucheuse*, un vaisseau dévasté par une mutinerie, par une discipline inhumaine et enfin par un meurtre.

Adam savait qu'Urquhart allait réussir et il avait reçu avec satisfaction des nouvelles de *La Faucheuse* qui avait remporté quelques succès. Comme une renaissance. Mais il lui manquait.

– Paré?

Dyer regardait ailleurs, quelque part au-dessus de l'épaule gauche de son commandant.

– Le pilote affirme que nous serons au mouillage d'ici une heure, commandant. Si le vent reste bien établi au nordet, nous devrions arriver avant six heures.

C'était un officier agréable à vivre et qui avait tiré bon parti de son expérience à bord de l'une des plus grosses frégates basées ici depuis que *L'Indomptable* était rentré en Angleterre. Mais cela n'allait pas plus loin.

– Je vais monter.

Il ne surprit pas le coup d'œil furtif que jetait l'officier à travers la chambre, mais il le devinait sans peine. Dyer se disait sans doute que son commandant ne manquait de rien. *Comme je l'ai cru longtemps moi-même.*

Adam avait connu davantage de succès lorsqu'il commandait une frégate et il était assez intelligent pour le comprendre. Cette chance n'était pas donnée à tout le monde, si ce n'est qu'elle vous offrait l'occasion de vous confronter à l'ennemi, de deviner ses pensées comme si c'étaient les vôtres. Le reste était affaire de talent et de détermination, et des hommes qui dépendaient de vous. Il sourit. Sans oublier une bonne artillerie.

Le lieutenant de vaisseau surprit son sourire et, ainsi encouragé, lui demanda :

– Commandant, pensez-vous que nous allons arborer une marque d'amiral après ce qui vient de se passer?

– À la vérité, je n'en sais rien.

Il s'approcha soudain des fenêtres de poupe et posa les mains sur le sille. Il sentait le bruit sourd et les vibrations de la tête de safran, il imaginait son bâtiment comme l'aurait vu un terrien en observant sa lente approche.

Un vaisseau amiral. Seul le commandant d'une frégate pouvait comprendre la différence. Cela signifiait : se retrou-

ver ficelé à une escadre, condamné à subir les caprices et les lubies d'un officier général. Keen était un bon chef, mais ce n'était pas la même chose. Adam essaya de chasser de son esprit le souvenir de son ancien bâtiment, l'*Anémone*, vaincu par Nathan Beer, ce commodore américain. Seule une explosion dans l'entrepont lui avait épargné de se faire capturer et d'arborer le pavillon de l'ennemi. Non, ce n'était pas la même chose.

Dyer se retira et Adam se doutait qu'il allait bientôt discuter de leur avenir avec les autres officiers. Les conversations de carré étaient une chose, mais Dyer ne savait pas encore que cela ne menait à rien ou presque.

Il effleura son côté, là où un morceau de métal l'avait atteint, lorsque l'*Anémone* avait amené ses couleurs sans qu'il puisse rien faire pour s'y opposer.

Il se tourna vers la mer, des poissons sautaient dans le sillage tranquille de la *Walkyrie*.

Et Keen, qu'allait-il devenir? Allait-il épouser Gilia Saint-Clair, et, dans ce cas, pourquoi fallait-il que cette idée le tourmente autant? Zénoria était morte, mais sa souffrance ne s'était pas le moins du monde apaisée. Il ramassa sa coiffure et sortit de sa chambre. Keen avait besoin d'une femme, même si l'amour n'y avait pas sa part.

Il escalada allègrement l'échelle de descente et contempla ce panorama familial qui s'étalait entre les bossoirs comme une barrière de clôture. Il y avait là des navires de toutes sortes. Bâtiments de guerre, marchands, transports, prises, et des voiles minuscules qui faisaient penser à des ailes de papillons. Tout ce qui crée de l'animation dans un port.

Il salua d'un signe de tête Ritchie, le maître pilote, et l'homme s'éloigna de l'habitable contre lequel il se tenait appuyé. Cela signifiait que ses blessures le faisaient encore souffrir. Le chirurgien avait proposé qu'on le décharge de ses tâches.

Adam fronça les sourcils. Le décharger ? Cela le tuerait plus certainement que tous les éclis de bois américains.

Un rapide coup d'œil vers les hauts, où l'on venait de changer l'orientation des voiles, avec la longue flamme qui battait au vent. Cela devait faire un joli spectacle, toutes voiles ferlées à l'exception du foc et du hunier, l'équipage à son poste aux drisses et aux écouteuses, les gabiers parés à rentrer ce qu'ils portaient encore de toile une fois que l'on aurait jeté l'ancre.

Le genre de spectacle qui, dans le temps, l'aurait excité et lui aurait fait chaud au cœur. Mais l'enthousiasme l'avait désormais quitté, comme quelque chose qui était devenu hors de portée.

– Aux bras, sous le vent ! Parés à mettre en panne !

Les pieds nus martelaient le pont, les poulies grinçaient, les marins se jetaient sur les manœuvres qui battaient.

– Aux bras de huniers !

Adam croisa les bras et aperçut un jeune aspirant qui se retournait pour le regarder.

– Les cargues-points ! Et vivement là-bas ! Monsieur M'Crea, notez le nom de cet homme !

– La barre dessous !

Adam s'approcha de la lisse et observa la frégate qui virait doucement pour venir dans le lit du vent. Elle cassait son erre, on serrait la toile qu'elle portait encore.

– *Mouillez !*

Dyer accourut à l'arrière, l'œil à tout, tandis que le vaisseau s'immobilisait sur son câble.

– Aurez-vous besoin de votre canot, commandant ?

Ritchie, le pilote, fit la grimace : toujours cette douleur. Puis il s'écria :

– On pousse des vivats, commandant !

Adam s'empara d'une lunette qu'il pointa sur deux autres frégates mouillées non loin. Les haubans et les enfléchures

étaient pleins de monde, marins et fusiliers qui faisaient de grands gestes.

Il referma son instrument.

– Oui, monsieur Dyer, je vais avoir besoin du canot sur l’heure.

– Que cela signifie-t-il, commandant ?

– Cela signifie que c’est la paix. Peut-être pas ici, mais la paix, ce que nous espérons depuis une vie entière – il s’adressa à l’aspirant qui ne l’avait pas quitté du regard : Vous n’étiez même pas né lorsque les premiers coups de canon ont tonné.

Des marins échangeaient des sourires, d’autres se serraient la main comme s’ils venaient de se retrouver au détour d’un chemin ou dans une rue du port.

– Je vais aller faire visite au contre-amiral Keen. Il doit s’y attendre.

Il vit que son second essayait de démêler le tout.

– Vous prenez la suppléance, monsieur Dyer. Je parlerai plus tard à l’équipage, à mon retour.

Il lui saisit le bras et le second sursauta comme s’il venait d’être touché par une balle de mousquet.

– Les hommes se sont magnifiquement conduits. Il y en a d’autres qui n’auront pas eu autant de chance.

Un peu plus tard, en embarquant dans son canot, il se souvint de ses dernières paroles.

Des mots qui résonnaient comme une épitaphe.

Le contre-amiral Valentine Keen leva les yeux de son bureau et aperçut son aide de camp, l’Honorable Lawford de Courcey, qui l’observait dans l’embrasure.

– Oui ?

De Courcey ignore presque le visiteur de Keen et lui dit :

– On annonce, amiral, que la *Walkyrie* approche du mouillage.

– Merci. Prévenez-moi lorsque le capitaine de vaisseau Bolitho sera là.

Il jeta un regard circulaire à la pièce, celle dont il avait fait son quartier général à Halifax. Des cartes, des dossiers, des livres de signaux. Avec l'aide de De Courcey et de quelques secrétaires qu'il avait embauchés, il réussissait à remplir ses tâches, ce qui n'aurait pas été le cas s'il avait dû passer de longues semaines en mer. Il se sentait ainsi pleinement à son affaire. Le résultat de ses travaux était utile, tous les bâtiments et tous les services donnaient le meilleur d'eux-mêmes. Jusqu'à ce que, quelques jours plus tôt, la frégate *La Vigilante* arrive d'Angleterre avec la nouvelle de la victoire et de l'abdication de Napoléon. C'était si loin, sur l'autre rive de l'Atlantique, et pourtant la nouvelle de la victoire l'avait affecté bien davantage que la guerre qu'il menait ici contre les Américains ; peut-être aussi parce que cette guerre avait été la sienne pendant si longtemps, contre divers ennemis, mais toujours contre les Français.

Il aurait dû apprendre la chose plus tôt, mais le jeune commandant de *La Vigilante* avait perdu deux espars dans la tempête en Atlantique ouest, tant il avait eu hâte d'être le premier à apporter ces dépêches. *La Vigilante* avait également un passager à son bord.

Keen l'avait en face de lui : le capitaine de vaisseau Henry Deighton, futur commodore par intérim à Halifax et qui allait bientôt se retrouver sous les ordres de Sir Alexander Cochrane, commandant de l'ensemble des forces britanniques.

Tout était arrivé si vite que Keen ne savait pas s'il devait se réjouir ou se plaindre de l'enchaînement peu convenable des événements.

Il avait reçu plusieurs lettres au milieu des dépêches, dont l'une du Premier lord, peut-être pour lui assurer que sa carrière allait prendre un nouveau tour. Quelques missives de

son père également, signe certain qu'il continuait à désapprouver sa conduite.

Et puis il y avait celle de Gilia. Il n'allait plus tarder à lui demander, ainsi qu'à son père, naturellement, si sa proposition de mariage était acceptée.

– Le commandant Bolitho... comment est-il, amiral?

Keen observa Deighton. Il était capitaine de vaisseau confirmé, il avait passé plusieurs années dans les opérations du blocus et avait deux combats navals à son actif. Un homme à la forte carrure, des cheveux roux coupés court, les yeux sans cesse en mouvement. *Un homme pas facile à servir*, se disait-il, *et encore moins facile à connaître*.

– Un excellent commandant de frégate. Et qui accumule les succès.

– Certes. Je le connais de réputation, naturellement, amiral. Cela a dû être un gros atout d'avoir Sir Richard Bolitho derrière lui.

Keen ne répondit pas. Deighton s'était déjà forgé son opinion, ou quelqu'un l'avait fait pour lui. Deighton poursuivit :

– Il a commencé par être l'un des aspirants de Sir Richard, si je comprends bien.

– Moi aussi, répondit Keen. Le vice-amiral Bethune, à l'Amirauté, même chose. On dirait qu'il a une bonne influence.

Deighton hocha la tête.

– Je vois. J'aimerais faire sa connaissance. Il a perdu son bâtiment, il a été fait prisonnier et s'est évadé... Apparemment, il est plein de ressource, pour ne pas dire imprudent.

– C'est mon capitaine de pavillon, en tout cas jusqu'à ce que je m'en aille d'ici.

Il avait parlé d'un ton très calme, mais il vit qu'il avait fait mouche. Deighton arrivait d'Angleterre, il savait mieux que quiconque ce que cela signifiait. Une promotion au grade de vice-amiral. Il n'arrivait pas à y croire.

Keen songeait à Richard, qui se reposait maintenant chez

lui en Angleterre avec sa Catherine. Il avait vu de ses yeux cette légende, il l'avait partagée. Il ouvrit très légèrement le tiroir et aperçut le portrait miniature de la jeune fille qui le regardait. Ce pourrait être la sienne. *La nôtre.*

Il écoutait distraitement les bruits de bottes que l'on entendait à l'extérieur du bâtiment, les ordres rauques que hurlaient les sergents. On lui avait prêté provisoirement ces locaux, grâce à l'intercession du général. Ils retourneraient bientôt à l'armée quand il aurait rentré sa marque.

Qu'allait penser Adam de la paix ? Il avait accepté d'être son capitaine de pavillon, et sa décision avait surpris Keen. Adam était un homme indépendant – Deighton ne se trompait pas sur ce point – et se montrait parfois imprudent, mais Keen ne l'aurait jamais dit à personne en dehors du cercle des Heureux Élus. Il pouvait rester ici sous les ordres du nouveau commodore. Ou il pouvait demander à être relevé pour tenter sa chance en Angleterre et se mettre en chasse d'un autre commandement. Ce ne serait pas facile ; il le savait d'expérience parce qu'il avait connu d'autres traités, d'autres périodes de répit pendant ces longues années de guerre.

Il songeait à tous ces visages : Inch, Neale, et d'autres encore comme Tyacke qui avait survécu, si l'on peut dire. C'était un mot que l'on utilisait rarement dans la marine, mais chacun d'eux était un héros. Peut-être était-ce ce que son père lui avait parfois laissé entendre. Savoir qu'à la guerre on a besoin de héros pour l'emporter. Mais en temps de paix, les héros deviennent gênants pour ceux qui n'ont rien risqué.

Cette réflexion le mettait vaguement mal à l'aise, comme s'il était en train de laisser tomber Adam. C'était absurde. Le choix était fait, et le temps que le prochain courrier arrive, tout aurait peut-être encore changé.

Il referma le tiroir en voyant que de Courcey s'était retourné.

– Le canot de la *Walkyrie* est en vue, amiral.

L'aide de camp sortit. Parfait dans son rôle, toujours là quand on avait besoin de lui, encore que Keen ait parfaitement compris pourquoi Adam et lui ne se supportaient pas.

Deighton se leva. Il pesait son poids, mais se déplaçait avec aisance, l'air décidé. Devenir commodore serait une étape importante pour lui. Sir Alexander Cochrane avait rassemblé tant d'officiers généraux sous son commandement qu'il était peu probable que Deighton grimpe plus haut. Et il devait le savoir.

– Je dois me retirer, amiral, lui dit Deighton. J'ai quelques affaires à régler.

– Nous nous reverrons cet après-midi, commandant. Je vous présenterai à la bonne société d'Halifax!

Deighton le scruta un instant comme s'il soupçonnait quelque piège, puis il disposa.

Keen poussa un soupir et songea subitement à l'Angleterre, au Hampshire. C'était le printemps, là-bas. Et c'est là-bas qu'irait Gilia.

Soudain, il était content de partir.

Adam Bolitho souleva les volets des deux fanaux de sa chambre pour lui donner un aspect chaleureux et intime. Il se frotta le menton et pesta en silence. Dans le noir, il venait de se cogner contre une chaise.

Il tâta la montre qui pesait dans sa poche, mais sans la consulter. Il était environ trois heures du matin, la *Walkyrie* se tenait paisiblement à l'ancre, un bâtiment au repos autant que l'on puisse l'être avec deux cent cinquante âmes à bord, marins et fusiliers un peu partout dans la coque. Certains étaient sans doute toujours éveillés depuis qu'ils avaient appris la reddition de Napoléon et se demandaient ce que cela allait entraîner pour eux.